

## « La punition n'est pas efficace »

Interview du pasteur et directeur de prison Hans Zoss  
Christine Brand, Neue Zürcher Zeitung am Sonntag, 09.10.11  
(extraits, traduction : A-C.M-S)



Question (Q.) Vous avez été pasteur, puis directeur de prison. Selon votre expérience, l'être humain est-il bon ou mauvais ?

Hans Zoss (H.Z.) Il est fondamentalement les deux. Chaque individu a, depuis le début de sa vie, l'occasion de se montrer bon ou mauvais. Je pense qu'il a le choix. Les neurobiologistes disent plutôt le contraire, mais je pense qu'on ne peut pas tout expliquer par ce qui se passe dans le cerveau, parce que cela équivaldrait à une déresponsabilisation. Peut-être que je me trompe et que les neurobiologistes ont raison, mais je n'arrive pas à voir les choses autrement.

Q. Est-ce que votre travail comme directeur de prison a changé votre manière de voir les êtres humains ?

H.Z. Non ! Je suis toujours parti de l'idée que l'être humain peut être mauvais.(...) L'histoire de l'humanité n'est pas celle de la sérénité et de la joie, mais celle de la puissance et de la guerre.

Q. Pourquoi quelqu'un devient-il criminel et un autre pas ?

H.Z. Si on le savait, on mériterait le prix Nobel ! Mais nous n'en savons rien. Je ne fais pas partie des gens qui disent d'un criminel: ses origines et son histoire devaient forcément l'amener à commettre cet acte. Il y a d'autres personnes qui ont la même histoire, mais qui ne deviennent pas criminels.

Q. Est-ce que ce serait possible d'imaginer que, suivant les circonstances de votre vie, vous auriez pu atterrir au pénitencier de Thorberg non pas comme directeur mais comme détenu ?

H.Z. Je ne peux pas répondre à cette question. Une avocate m'a dit un jour : « Vous pouvez vous imaginer ce que représente pour mon client d'être en prison ? » Je lui ai dit : « Non ! Je ne le peux pas. Je peux comprendre que c'est difficile, et qu'être enfermé enlève une partie de la dignité humaine. Mais dire que je sais ce qu'on ressent, ce serait un mensonge. Parce que moi j'ai la clé dans mon sac et je quitte la prison tous les soirs ».

Q. Est-ce que ça vous arrive de ressentir de la compassion pour celui qui doit rester ?

H.Z. De la compassion, non ! Mais parfois je me sens triste quand je pense à son destin. (...) Ma seule tâche c'est de veiller à l'exécution de la peine. Son acte me dégoûte, mais pas l'homme.

Q. Vous avez effectué un changement radical d'orientation. Vous êtes descendu de la chaire pour atterrir à Thorberg : est-ce parce qu'ici vos « clients » ne peuvent pas s'enfuir ?

H.Z. J'ai dit ça une fois, mais ça ne va pas toujours comme ça ! L'Eglise n'est pas une communauté de contrainte. Non ! J'avais à l'époque le sentiment de ne plus avancer. Je me sentais comme dans une cage. L'Eglise est un système difficile à faire bouger : les renouvellements sont difficiles. C'est pourquoi j'ai postulé pour ce poste de directeur.

Q. Vous êtes-vous repenti d'avoir franchi ce pas ?

H.Z. Non ! Pas une seconde.

Q. Vous avez été pasteur à la Heiligkeitskirche de Berne, mais aussi observateur de l'ONU durant la guerre dans les Balkans, et maintenant directeur de Thorberg. Y a-t-il des parallèles entre ces trois mondes ?

H.Z. Oui. Partout, j'avais affaire à des êtres humains. Des humains qui se tenaient sur une frontière. Dans la paroisse, des gens venaient vers moi parce qu'ils n'allaient pas bien. Dans la guerre des Balkans, je me tenais à la frontière entre les fronts, et en prison, les détenus, eux, ont franchi la

frontière. Mais autrement ces trois mondes n'ont rien de commun.

Q. Quel sens avez-vous trouvé à votre travail de directeur de prison ?

H.Z. Si je regarde en arrière, je me dis que ma tâche principale était de veiller à ce que l'humain reste toujours présent dans ce système fermé. Trois éléments sont importants : de respecter les détenus ; de ne pas les réduire à leurs délits ; et d'offrir des conditions qui leur permettent de se construire des perspectives d'avenir. Si on réussit cela, on redonne aux détenus leur dignité.

Q. La tâche principale n'est-elle pas de garantir la sécurité de la société ?

H.Z. C'est juste. Le but du système pénal est la sécurité. Mais il y a plusieurs voies pour atteindre ce but. L'internement en est une, la resocialisation une autre, et entre les deux, il y en a encore beaucoup d'autres. On ne doit pas jouer la resocialisation contre la sécurité. On a ici la possibilité de réinsérer les auteurs de délits de façon qu'ils ne commettent plus de nouveaux délits quand ils sortent. C'est aussi comme ça que nous remplissons l'objectif de sécurité.

Q. Est-ce que le besoin de la société d'une sécurité absolue n'est pas exagéré ?

H.Z. Ce besoin est légitime. Seule une société qui se sent en sécurité peut se développer. Cependant, ce besoin de sécurité à 100% ne s'exprime que par rapport à la prison. Dans les loisirs ou dans le trafic, les gens acceptent beaucoup plus facilement les risques. La société ne doit pas seulement exiger la sécurité. Elle doit tenir compte des réalités, mais elle ne le fait pas, elle regarde ailleurs.

Q. Après le meurtre du Zollikerberg en 1993, lorsqu'un détenu en congé a tué une jeune fille, la sanction pénale est devenue plus sévère. Trop sévère ?

H.Z. Avant ce meurtre, la sanction était trop laxiste. Mais aujourd'hui, le balancier va trop dans l'autre sens. En particulier quand on lance des initiatives qui sont contraires à notre ordre juridique. Nous vivons dans un Etat de droit et nous devons prendre garde qu'il le reste. Il y a des partis qui, pour remporter un succès politique à court terme, mettent en péril des réalisations qui ont fait leurs preuves, telles que l'Etat de droit. Parfois, je ne suis plus très sûr si je dois protéger la société des prisonniers, ou les prisonniers de la société !

Q. Pourquoi ?

H.Z. Lisez les commentaires sur les forums internet ! Ce qu'on y trouve écrit est hautement discutable. On y exprime le souhait de peines de plus en plus dures, et on y parle de criminels comme de monstres. Mais moi je n'ai jamais rencontré des monstres. Rien que des hommes.

Q. Est-ce que la sanction est efficace ?

H.Z. Non !

Q. Alors pourquoi est-ce qu'on sanctionne ?

H.Z. La peur de la peine peut avoir un effet préventif. Mais seulement si le risque d'être arrêté est très élevé. Et la peine n'a de sens que si on réussit à construire avec le détenu une perspective d'avenir qui lui permette de ne pas récidiver après sa libération. Il existe des théories selon lesquelles au-delà de six ans, la peine n'apporte plus rien.

Q. Faudrait-il punir autrement ?

H.Z. On devrait avoir le courage de changer notre système pénal. Aujourd'hui, les condamnés passent la majeure partie de leur peine en prison, et une petite partie dehors en liberté surveillée. On prépare les gens, dans un univers protégé, à vivre ensuite dans un monde où les exigences et les tentations sont incomparablement plus fortes. Les délinquants chez qui on peut compter sur un certain sens des responsabilités devraient au contraire passer la plus petite partie de leur peine en prison et la plus grande dehors, avec un accompagnement suivi. L'équipe thérapeutique devrait travailler surtout dehors. Enfermer les délinquants n'est pas une bonne solution à long terme, à moins qu'on ne les laisse jamais sortir ! (...)